

2 – durée

Le Devenir prolonge.

Entrer dans la durée, c'est se mettre au niveau du détail, à même le sol, les yeux tout contre. Tandis qu'alentours se déploient toutes sortes d'excroissances, et les gens qui y participent, et les circonstances qui aspirent et accrochent, l'attention tente de se rassembler, peine, se disperse encore, y parvient cependant, par instants, furtivement.

Le détail est le signe qui invite, imperceptible souvent, sur lequel il faut se pencher pour capter la source.

Le Devenir prolonge. Il fait le tour, encercle, se gonfle à chaque passage si l'attention ne tente pas de le saisir, de le freiner, mais se laisse entraîner, se laisse porter par les ondulations, comme des vagues, de l'instant qui respire. Il y faut mettre un peu de patience, un peu d'abandon aussi pour laisser l'instant s'augmenter de lui-même et décider finalement de se transformer non pas en un autre instant, tout différent, et qui tomberait tout soudain de nulle part, mais de laisser ses contours respirer comme font les fluides que les circonstances agitent.

Au lieu de quoi, le temps est la prétention de saisir, de

posséder. Chacun rejette par dessus l'épaule les instants gaspillés, à peine soupesés, grappes dérisoires, évalués dans la main rapide. Mais ce qui se tasse dans la hotte lourde n'est que compression de coques vides. Et la plainte est longue alors devant cette prétention de saisir qui revient et revient encore, toujours déçue.

3 – signes

La prétention de saisir ne peut être que déçue. Les circonstances toujours simples et entières ne peuvent donner que ce qu'elles sont, un soulèvement, une mise en évidence de quelques détails, une silhouette au bout du chemin, et le rétrécissement qui suit, l'indifférence de l'objet regardé avec trop d'insistance. Il se vide alors, et se dilue dans le décor d'où un signe furtif l'avait fait jaillir.

Les circonstances qui passent ne se mettent pas à la forme du signe que l'observateur y perçoit, qu'il croit y découvrir, mais qu'il transporte avec lui, et qu'il projette, dont il habille les choses et les gens, leur donne une présence à lui seul perceptible.

Et ces signes sont les clefs, pour lui seul, qui ouvrent chacune une perspective à lui seul disponible car plongée dans les recoins les plus anciens de la mémoire.

Le signe prolonge l'instant de toutes les images qu'il éveille, images accumulées qui se regroupent par ressemblance, se superposent pour ne former bientôt qu'une seule apparence, un seul désir, une seule attente.

Et cette attente semble tout à coup correspondre au paysage

que voilà, ici, tout devant, avec la silhouette qui avance, qui étonne et surprend parce que familière. Mais c'est un aboutissement ou plutôt le reflet de toutes les images qui la précèdent.

Alors, ne voir dans le signe que l'objet qui le porte, chercher à saisir l'objet qui porte le signe, c'est s'agripper au geste seul, au geste qui montre plus que lui-même.

Et l'objet passe et ne donne rien. Le paysage est là et ne donne rien non plus. Dans ce décor qui ne se laisse pas posséder le passant sans mémoire, le passant impatient ne sait pas pénétrer. Dédaigneux de toutes les images, le passant toujours déçu et bientôt indifférent, ne peut que passer.

4 – conscient

Ouvrir les yeux et accueillir la lumière du jour en plein visage, quoi de plus commun ? Chacun s'y attend et évoque ce qui arrive, mais les mots ne disent guère la chose qui toujours étonne.

Le décalage prévisible ne peut être décrit. Les mots se vident aussitôt et s'alignent en vain. Entre la chose, l'éclat, et l'expérience qu'on en garde maintes fois répétée, une distance s'impose.

Et cette distance réclame qu'on y plonge, seule condition pour vraiment savoir.

Il en est de même pour tous les autres contacts, de la main, de l'ouïe. Savoir, c'est toucher, des yeux, du geste. Mais les contacts, malgré les répétitions, sont toujours autres. Le rugueux, le chaud ou le froid attendus, ou un regard qui s'arrête ce court instant de plus qui fait toute la différence, ont peu à voir aux souvenirs que d'autres, semblables pourtant, ont laissés.

De ces souvenirs accumulés, supposés protecteurs de toutes surprises et de tous les dangers, il ne reste que très peu de choses une fois le contact nouveau établi car ils demeurent à l'extérieur.

Etre conscient, c'est pénétrer la chose sans conditions. Etre conscient, c'est s'abandonner à l'instant. Et c'est l'instant, l'instant toujours unique, toujours premier, qui pénètre, finalement, celui qui, volontairement certes mais sans savoir vraiment, ouvre les yeux.

Etre conscient, c'est regarder, bien en face, la surprise qui provoque, envahit tout à coup, engloutit. Et c'est considérer cet état pour ce qu'il est, dominateur, débordant, indompté, mais aussi porteur de toutes sortes de promesses.

5 – rencontre

Ouvrir les yeux, c'est se mettre à disposition. C'est se laisser envahir.

Et puis, la première surprise passée, le regard se calme et distingue. Le regard ne choisit pas. Il ne cherche rien. Il s'ouvre. Le regard s'ouvre à ce qu'il est capable de voir, et ce n'est pas, pour celui-ci ou celui-là, la même chose. Dans tout regard demeure une attente singulière qui lui donne sa manière, les qualités d'accueil pour ce qui, simplement, trouvera la place convenue.

Alors, la chose tout devant, le visage, la mélodie, devient le signe. L'instant donne ce que chacun y trouve. Et il ne s'agit pas de prendre seulement, mais de suivre. Et peut-être, pour mieux suivre, est-il préférable de ne pas prendre.

Prendre, c'est immobiliser. Et l'invitation évoque un cheminement, non un arrêt sur l'instant. L'instant suggère qu'il peut être prolongé. Et la chose s'anime alors de toutes les images qu'elle éveille.

Le visage croisé s'éloigne comme un souffle mais laisse dans son sillage une épaisseur chaude et vivante que ce souffle de passage vient de ranimer.